

Le ministère de l'Instruction publique : l'École des Langues

al-Siyasa, 16 juillet 1923

Il faut féliciter le ministère de l'Instruction publique, car il s'est révélé d'une manière qui mérite véritablement des félicitations. Il faut féliciter le ministère de l'Instruction publique, car il possède désormais son propre journal officiel, et possède, au sein de ce journal officiel, des rédacteurs officiels qui le soutiennent et le défendent — bien qu'ils méritent, derrière ces titres et qualificatifs transparents qui ne dissimulent rien de ce qu'ils recouvrent... Le ministère de l'Instruction publique possède désormais un journal officiel, mais ce journal officiel lui nuit précisément là où il prétend lui rendre service. Il le loue, à tort ou à raison, sans se soucier d'exactitude, sans rechercher la moindre utilité réelle — sans préserver, en cela, ni sa propre dignité ni celle du ministère de l'Instruction publique, et sans répugnance à faire rire les gens à ses propres dépens comme à ceux du ministère.

Avez-vous lu ce qu'a publié al-Muqattam lorsqu'il a annoncé les résultats de l'examen dans les écoles normales primaires ? Il a prétendu que le mérite de ce succès éclatant revenait à un tel, fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique, et l'a loué au-delà comme en deçà de ce qu'il méritait. Mais il a oublié, ou fait semblant d'oublier, que ce même fonctionnaire venait d'être muté, la veille ou l'avant-veille, à l'enseignement primaire, et n'avait donc pas encore eu le temps d'en assurer la supervision, ni d'y laisser la moindre marque, bonne ou mauvaise. Avez-vous lu les louanges d'al-Muqattam, le jour où il a publié les résultats de l'examen de compétence — des louanges si généreusement réparties qu'elles ont atteint des gens qui n'avaient eu, dans cet enseignement, aucune part, ni petite ni grande : présidents de jury, fonctionnaires du ministère, correcteurs, et ainsi de suite ?! C'est de cette manière que le ministère de l'Instruction publique s'assure toute la louange et tout l'éloge qu'il souhaite — indifférent à ce que cette louange soit méritée ou extorquée, indifférent à ce qu'elle soit sincère ou absurde, soucieux seulement que les journaux quotidiens le louent, à la manière de tel omda illettré d'une époque révolue... Voilà le point auquel en est venu le ministère de l'Instruction publique en Égypte : il achète sa propre louange, dût-il, pour cela, se rendre la risée de quiconque a envie de rire. Comment donc cette administration prétendrait-elle superviser

sérieusement et utilement le savoir et l'enseignement, quand elle est plus avide de louange et d'éloge que de véritable profit et de résultats ?

Le ministère de l'Instruction publique possède donc un journal officiel qui le défend et le loue, et le ministère lui confie, à lui et à ses rédacteurs officiels, ses secrets et ses affaires intimes, ce qu'il refuse aux autres journaux et aux autres rédacteurs ; car les autres journaux pourraient bien préférer la vérité, et les autres rédacteurs pourraient bien se montrer avares de louanges et enclins à la critique. Aussi leur fait-on des promesses, puis on ne les tient pas ; ils demandent au ministère de l'Instruction publique une déclaration, et leur demande reste sans écho, sans réponse — chose après tout assez ordinaire dans la nature humaine, puisque ceux qui dirigent les affaires du ministère de l'Instruction publique sont, comme tout un chacun, des hommes qui partagent avec les autres leur part de faiblesse et de négligence.

Le ministère de l'Instruction publique confie à son journal officiel et à ses rédacteurs officiels ses secrets et ses affaires intimes, et y publie des communiqués quasi-officiels, comme on dit, par lesquels il se défend contre la critique des critiques. Nous avons ainsi lu, dans al-Muqattam, l'histoire de l'École des Langues, les discussions qui s'y sont tenues, la réunion qui a eu lieu dans le bureau du ministre, et la décision prise lors de cette réunion. Tout cela a été publié sur le ton assuré et confiant de celui qui ne parle pas par inclination personnelle, mais, pour ainsi dire, par révélation... Mais nous doutons, malgré tout cela, de la véracité de ce qui a été publié, et croyons que le directeur du Service des antiquités égyptiennes ne partage pas, en réalité, l'avis du ministère de l'Instruction publique, ni celui de Kamal Pacha, sur l'enseignement des hiéroglyphes de cette manière stérile désormais bien connue des lecteurs. Nous le croyons, et nous voudrions que le ministère de l'Instruction publique nous confirme que nous nous trompons — que les spécialistes se sont eux-mêmes fourvoyés avec lui dans cette erreur, et ont décidé que les hiéroglyphes seraient enseignés en Égypte de cette façon absurde. Si le ministère de l'Instruction publique nous confirme que nous nous trompons, il ne nous sera pas difficile de déclarer ouvertement que le directeur du Service des antiquités a lui aussi fait fausse route, tout comme le ministère de l'Instruction publique, et qu'il a soutenu, sur une seule et même question, deux avis contradictoires : l'un dans le rapport de l'Université royale, l'autre lors de cette dernière réunion.

Mais l'affaire du ministère de l'Instruction publique ne s'arrête pas là. Il ne se contente pas de se défendre lui-même ; il y ajoute la défense

de Kamal Pacha, comme si quelqu'un attaquait Kamal Pacha, ou le décrivait de quelque façon qui pût lui déplaire. Et dans cette défense de Kamal Pacha, il suit une voie tortueuse, dont le mal l'emporte sur le bien, et dont le tort dépasse le profit. Il s'en prend ainsi aux Français mêmes qui ont organisé le Musée égyptien et fondé la science de l'archéologie égyptienne, par diverses insinuations et sous-entendus que nous aurions préféré ne pas avoir à évoquer, car ils ne conviennent pas à la dignité, et ne font honneur à quiconque s'y engage, surtout par les temps qui courent. Il ne se contente pas de dénigrer Mariette et Maspero et leurs semblables ; il établit aussi, entre les Égyptiens eux-mêmes, une distinction absurde. Il veut prouver — ou ses porte-voix veulent prouver — que Kamal Pacha a été véritablement utile et bénéfique, et que les élèves dont l'Égypte s'enorgueillit sont bien les siens. Mais un instant ! Qui donc a jamais nié que Kamal ait été utile et bénéfique ? Ce que l'on prétend, cependant — ou ce qu'ils prétendent — au nom des élèves de Kamal va au-delà de ce que ces élèves prétendent eux-mêmes. On leur attribue des travaux de rédaction et de traduction dont les élèves de Kamal déclarent eux-mêmes qu'ils ne les ont pas produits seuls, mais en collaboration avec d'autres qui n'ont jamais appris les hiéroglyphes ni la science des antiquités auprès de Kamal, mais les ont appris ailleurs. On prétend que cette traduction et cette rédaction sont une œuvre de Kamal, tandis que les élèves de Kamal eux-mêmes reconnaissent que, s'ils sont parvenus à quelque résultat, c'est parce qu'ils ont passé deux ans au Musée, apprenant auprès d'un autre que Kamal, et suivant des traces autres que les siennes. Or, lorsque nous réclamons la création d'une école d'archéologie, nous demandons précisément que le ministère de l'Instruction publique suive, dans l'enseignement des hiéroglyphes et de l'archéologie, la méthode même que le Musée égyptien a suivie lorsqu'il a pris en charge les élèves de Kamal et d'autres encore, et leur a appris comment étudier la langue hiéroglyphique et comment étudier les antiquités — méthode selon laquelle le Musée souhaite maintenant les envoyer en Europe pour y parfaire leurs études.

Oui, nous voulons qu'une école d'archéologie soit créée sur cette méthode même. Nous voulons que le fondement posé par le Musée serve de base à cette école. Nous voulons que cette école se trouve au Musée, et non à l'École normale.

Nous le voulons... mais le ministère de l'Instruction publique veut autre chose, et il se peut qu'il poursuive ce qu'il veut. Mais cela ne changera rien à l'affaire, et ne rendra pas sa nouvelle école plus utile ni

plus profitable. Nous continuons d'insister sur le fait que le ministère de l'Instruction publique a déjà échoué, avec Kamal Pacha, dans l'enseignement des hiéroglyphes, et qu'il est vain de recommencer cet échec. Nous continuons d'insister sur le fait que le ministère de l'Instruction publique a accordé à une chose une attention insuffisante, tout en négligeant complètement une autre chose. Il s'est occupé de l'époque pharaonique et a négligé l'époque musulmane. Son attention pour l'époque pharaonique est insuffisante et ne sert à rien — mais l'époque musulmane, la gloire de l'islam, l'art musulman, tout cela mérite du ministère de l'Instruction publique cette même attention insuffisante, si l'insuffisance est tout ce qu'il peut nous accorder. Nous voudrions que le ministère de l'Instruction publique nous réponde : pourquoi se hâte-t-il tant d'enseigner la langue hiéroglyphique, sans jamais songer, sous quelque angle que ce soit, à l'étude des antiquités islamiques ?

On dira : les antiquités de Toutankhamon, et le bruit qu'elles ont fait. Non : le ministère de l'Instruction publique, comme les autres ministères, ne s'est guère soucié de ces antiquités. Il suffit de savoir que ces antiquités, bien qu'exposées au Musée, n'ont, à ce jour, reçu aucune visite officielle — elles n'ont été visitées que par le maréchal Allenby et son épouse ! Il existe, par ailleurs, des antiquités islamiques mises au jour, qui ont leur propre valeur, et qui ont suscité un véritable intérêt en Europe comme en Égypte — mais celui qui les a mises au jour n'est pas un Anglais, c'est un Égyptien comme vous et moi : Bahgat Bey, et non Carter, ni Carnarvon. Il y a Fustat, mise au jour, sur laquelle a été écrit un livre, ou plusieurs, et à laquelle les Européens ont accordé une réelle attention — mais que nous-mêmes ignorons totalement. Et quelle ignorance plus grande encore que celle-ci : que ce livre, ou ces livres, aient été écrits en français, imprimés en Europe, et demeurent, encore aujourd'hui, écrits en français, jamais traduits en arabe ?! Il ne fait aucun doute que ce livre, ou ces livres, possèdent une valeur scientifique et technique incontestable. Qu'a donc fait le ministère de l'Instruction publique pour veiller sur ce livre, ou ces livres, ou sur Fustat elle-même — alors que traduire ce livre en arabe et le publier pour le public ne coûterait au ministère de l'Instruction publique pas le dixième de ce que lui coûtera l'impression du dictionnaire composé par Kamal Pacha, dont nous ne connaissons pas encore la valeur scientifique ?

Nous voudrions que le ministère de l'Instruction publique nous réponde : pourquoi s'occupe-t-il d'une chose en négligeant totalement une autre ? Nous ne doutons pas que cette négligence des antiquités

islamiques ne provienne pas d'un quelconque mépris pour elles ; nous sommes, au contraire, tout à fait convaincus qu'elle provient, d'une part, d'une étroitesse de vue, et, d'autre part, de l'exploitation des sentiments du public. Étroitesse de vue, car l'esprit du ministère de l'Instruction publique est trop restreint pour accueillir l'idée de créer une école générale d'archéologie qui embrasserait toutes les époques de l'histoire égyptienne. Exploitation des sentiments du public, car les gens ont entendu parler de ces antiquités égyptiennes récemment découvertes, et ont souhaité que leur gouvernement s'en occupe ; le ministère de l'Instruction publique exploite alors ce souhait pour que les gens disent : il se plie à la volonté de la nation, il réalise l'intérêt de la nation. Mais les gens savent que se plier à la volonté de la nation doit se faire sincèrement, sans dénaturation, et que ceux qui prétendent réaliser l'intérêt de la nation doivent le réaliser pleinement, sans le tronquer.

Aussi, Excellence, si vous voulez véritablement vous plier à la volonté de la nation en vous occupant des antiquités égyptiennes et de l'art égyptien, que cela se fasse dans l'esprit de l'utilité et du bien-fondé. Que cela se traduise par la création d'une école générale d'archéologie, dirigée par des spécialistes compétents en archéologie, et où enseigneraient de véritables savants. Que cela se traduise par la création de cette école générale, que fréquenteraient les étudiants pour se spécialiser dans ses diverses disciplines, et que fréquenterait le public pour apprendre, de l'histoire de l'Égypte, de son art et de sa gloire, de quoi améliorer l'opinion qu'il en a. Que cela se traduise par la création de cette école-là — et non par un simple cours de hiéroglyphes, suivi d'une visite au Musée égyptien l'après-midi ; car cela ne serait qu'une manière de se jouer des esprits, et de tromper le public sur ses propres droits et intérêts.

Nous revenons donc, Excellence, vous rappeler ceci : si vous voulez élever un édifice, posez-en d'abord les fondations, et commencez par le bas, non par le haut. Créez une administration des beaux-arts et des lettres ; confiez-en la charge aux spécialistes ; puis chargez ces spécialistes de créer, pour vous, l'école générale d'archéologie. Alors, et alors seulement, vous serez véritablement utile, et alors seulement vous aurez véritablement visé juste.